

Guy Lalancette

LES YEUX
DU PÈRE

vib éditeur



Guy Lalancette

LES YEUX DU PÈRE

roman

v1b éditeur

À la vive mémoire de ma sœur Armande.

À ma mère.

*À Jacques, Raymond, Fernande,
Yvon, Éliane, Rolande,
Bernard, Maurice et Robert.*

À mon père aussi, où qu'il soit.

Mais, ce soir, Poil de Carotte n'a pas peur. [...]
Il aurait peur, s'il pensait à avoir peur, mais il
n'y pense plus. [...]

Et dans le lit, les yeux aux ampoules du plâtre
humide, il continue de développer ses idées
personnelles, ainsi nommées parce qu'il faut
les garder pour soi.

JULES RENARD,
Poil de Carotte

Souvenirs
du lundi 15 octobre

C'était un grand trou. Immense. Jamais je n'avais vu un si grand trou ni autant de gens autour qui regardaient, hypnotisés, le vide brumeux comme si, d'un moment à l'autre, une apparition quelconque allait faire surface. Malgré la foule endimanchée comme pour la fête, je savais que le silence recueilli qui attendait l'arrivée du cercueil ne pouvait être rompu sans risquer les reproches habituels. Cette fois, les regards seuls suffiraient à condamner parce que, dans les silences protocolaires, il n'y a pas plus bavard que le regard accusateur. Je dis « bavard » parce que, à l'époque, je ne savais pas qu'il y avait « éloquent » pour dire la même chose dans les cérémonies.

Donc je fis, moi aussi, malgré mes sept ans, l'effort attendu, simulant du mieux que je le pouvais une attention captive et une figure défaite sur la fosse sombre et parfaitement rectangulaire, au bord de ce formidable trou qui avait été creusé pour mon père, pour son enterrement.

Bien sûr, j'avais fréquenté d'autres trous : ceux des garde-robes – des niches pour jouer à la cachette –, ceux du grenier et de la cave – des refuges pour la retraite,

le dépaysement et la lecture – et ceux de la cour arrière pour retenir la pluie et faire des lacs éphémères où de minuscules bateaux taillés dans le bois perdu flottaient à l’aventure de nos jeux d’enfants, entre des barrages de terre fragiles. Puis, il y avait eu cet autre trou, un jour. Un trou semblable à celui du cimetière, aussi profond, mais plus étroit et circulaire. C’était un peu avant le cimetière, quelques années ou quelques mois – le temps ne retient que les émotions quand c’est l’agitation et le trouble.

Au beau milieu de l’été, mon jeune frère Orreb et moi sommes descendus, à la suite et à l’invitation inattendue de notre père, dans ce que j’appelais naïvement un *manône*. Mon père, Xaël Kattellan, briquetier et maçon, construisait alors, dans notre petit village, des *manholes* qu’Énaïl, une sœur aînée, s’évertuait à traduire par « trou d’homme » parce que, probablement, elle avait lu des livres que nous ne connaissions pas encore et où il y avait des *manhole* français. Énaïl a toujours parlé avec des mots qui ont de la rigueur et, quand j’étais petit, c’était comme un autre monde, mais ça me plaisait bien à moi, un trou d’homme.

On peut aussi dire *regard* pour dire trou d’homme ou *manhole*. C’est plus tard que j’ai appris du frère Antoine qu’un *regard*, ce pouvait être aussi une « ouverture destinée à faciliter les visites, les réparations dans une canalisation ». Le frère Antoine, qui aimait faire des calembours qu’on ne comprenait pas, riait beaucoup en enseignant. Je n’ai gardé aucun souvenir du jeu de mots, mais je n’ai rien oublié de la définition parce que c’était la fiction, la révélation et l’enivrement de penser qu’un jour, j’étais descendu dans le *regard* de mon père. J’ai toujours voulu descendre dans le regard de mon père,

mais ça ne s'est jamais fait. Dans mes souvenirs, mon père n'avait aucune *ouverture destinée à faciliter les visites*. Et aujourd'hui, c'était trop tard pour les réparations.

Je dis : « Le regard de mon père », parce que je croyais alors que mon père possédait tout.

Tout ce qui me touchait, m'importait ou me limitait appartenait à mon père. La grande maison avec mes frères, mes sœurs et ma mère dedans ; le poêle à bois, la table massive, les chambres, toutes les chambres, les deux pièces du devant : celle qu'on appelait le bureau, qu'il était seul à fréquenter, et le grand salon mystérieux parce que toujours clos, la dépense aussi avec sa huche à pain et surtout ses étagères où s'aligeaient toutes ces bouteilles plates et vertes et vides que personne jamais ne semblait avoir bues.

Et il y avait les chaises aussi. Surtout l'imposante berçante ronde et pleine qui me rassurait tant quand elle était vide – les absences répétées de mon père, même si elles accordaient un sursis à nos jeux d'enfants, ne le dépossédaient en rien.

La clôture, toute la clôture de broche faite d'un large treillis métallique généralement utilisé pour enclore les vaches fermait notre cour au monde extérieur et rappelait sans cesse les interdits que cet homme, notre père, imposait à ses possessions. Une clôture à son image, qui avait ceci d'effrayant et de pervers qu'elle n'était pas infranchissable.

Je suis donc, un jour, descendu dans le regard humide, froid et cimenté de mon père, et je reconnaissais, en ce matin d'octobre et de funérailles, dans la fosse du cimetière, le trou d'homme qui convenait si parfaitement à son besoin de possession et où, bientôt, son cercueil

de bois laqué allait descendre, profondément enseveli sous mon propre regard. J'arrivais mal à contenir les manifestations de soulagement et de délivrance que mon corps tout entier était prêt à abandonner aux impératifs extravagants de ce qui, pour moi, était certainement une fête. La Fête.

Je dis tout cela aujourd'hui avec des mots que je ne connaissais pas alors, mais je sais bien qu'à l'époque, déjà, malgré mon jeune âge, je n'étais pas insensible à la bizarrerie de mes émotions, à leur apparente contradiction.

LES YEUX DU PÈRE

« Une histoire aussi belle que dérangeante. »

Tristan Malavoy-Racine, *Voir*

« Dans un style plein de fraîcheur, avec une justesse de ton remarquable, Guy Lalancette sait traduire [...] tout ce qui se passe dans la tête du petit garçon. »

Lise Lachance, *Le Soleil*

« [Ce] roman original vous laissera le sentiment fort agréable d'avoir lu une œuvre réussie. »

Marie Émond, *Québec Français*

Troublé par les cérémonies qui entourent la mort de son père, et surtout par le sentiment de soulagement qui l'habite depuis la tragédie, le petit Jüg entreprend un pèlerinage intérieur qui le conduit au plus loin de sa mémoire. Dans un langage singulier alliant candeur et intuition, il s'interroge sur le monde déconcertant des adultes. Ce faisant, il en vient à élaborer un plan macabre dans le but de faire la paix avec le défunt.

Guy Lalancette est l'auteur des romans *Un amour empouillé* (2004, finaliste aux prix du Gouverneur général et France-Québec), *La conscience d'Éliah* (2009, prix roman du Salon du livre du Saguenay et finaliste au prix des Cinq Continents de la francophonie) et *Le bruit que fait la mort en tombant* (2011, prix récit du Salon du livre du Saguenay). À sa sortie en 2001, le roman *Les yeux du père* a été finaliste au prix France-Québec et a reçu le prix roman Abitibi-Consolidated.

ISBN : 978-2-89649-431-6




Groupe
Livre
Québecor Média inc.